

LA VIE PARISIENNE.



LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS Mois : 10 francs

POUR NOS SOLDATS Envoyez-leur LE BRACELET D'IDENTITÉ

Breveté S. G. D. G. — En maroquin

Renfermant une pochette intérieure contenant,
avec tous les renseignements d'identité,
l'adresse de la famille.

Les Militaires peuvent y placer leur médaille réglementaire.

EN VENTE PARTOUT

GROS : COMPTOIR ANGLO-FRANCO-BELGE, 45, rue Lafitte.

Envoi contre 1 fr. 50. Notice explicative sur demande.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31. Pharmacie, 12, Bd Bonne Nouvelle, Paris

Une maison dont le seul but a été l'amélioration d'un seul produit a une supériorité écrasante sur toutes les autres, car tous ses efforts ont convergé vers un seul objectif: la perfection. J'affirme que mon Café, vendu au cours, 2 fr. 30 le demi-kilog., est aussi bon que les meilleurs et les plus chers, parce que, depuis des années, je vends du café, rien que du café.
Eug. MARTIN
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-43.

OCCASION UNIQUE. Je vends lustres, suspensions très bas prix. 20, rue Rochebrune. Métro: Richard Lenoir.

OMNIA-PATHÉ A côté des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5

LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite

FAUTEUIL, 1fr.; RESERVE, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (escalier spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

TAILLEUR et ROBES depuis 100 fr.
DEUIL. Blanchard, 3, Faub. St-Honoré, Paris

Allez consulter le Prof. M^{me} de Saint-Féreul. La chiromancie est une science reconnue et les lignes de la main ne mentent jamais. On y lit tout. La graphologie est également une science. L'écriture donne des révélations stupéfiantes. Consultez-la pour vous ou pour une tierce personne. Madame de Saint-Féreul reçoit tous les jours en son cabinet, 102, rue Saint-Lazare (Métro : Gare Saint-Lazare).

SOUS BOIS PARFUM GODET

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de journaux

37, Rue Bergère, Paris

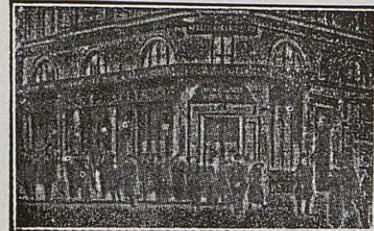
NE PRENEZ que L'Aspirine "Usines du Rhône"

pure de tout mélange allemand
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50

1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cgr.

PRINTEMPS 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque



BIJOUX Plus haut Cours
COMMISSION ACHAT
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, PARIS

POUR NOS SOLDATS

Pastilles DUBOIS Nutritives et Reconstituantes
VIANDE et KOLA contre la fatigue, la faim, la soif. Boîte franço, 1 fr. 25.
M^{me} BOUSQUIN, 25, Galerie Vivienne, PARIS.

LA BANDE SERRE-PLAIE

"EROS"

ESTAMPES galantes INÉDITES
(Déshabillés de Parisiennes et scènes de boudoir)
de RAPHAEL KIRCHNER

Série inédite de 4 planches en couleurs format 36×26, pour la gravure seule, collées sur passe-partout, prêtes à être encadrées. Franco les 4 contre mandat poste de 24 fr. Catalogue illustré sur demande.
Autres estampes galantes en couleurs même format absolument inédites de Fabiano, Hérouard, Kirchner, Wegener, Manel Feliu, Léo Fontan, Nam, etc. Chaque planche en couleurs 10 fr.

Catalogue illustré sur demande. Joindre 0 fr. 50 pour envoi cacheté.
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS.

Pour se Guérir
et se Préserver des
Rhumes
Toux
Bronchites
Catarrhes
Grippe
Asthme
Tuberculose,
Refroidissements,
Maux de Gorge,

Pour se fortifier les Bronches, l'Estomac et
la Poitrine, il suffit de prendre à chaque
repas, en mangeant, deux

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET
Le Véritable flacon doit porter le nom : Trouette-Perret.

Flac. 2'50 l^{es}. Plac. Envoi f^{re}c. mandat adressé à
TROUETTE-PERRET
15, Rue des Immeubles Industriels, PARIS



POUR NOS BLESSÉS

Plus d'hémorragie si vous les munissez de la bande extensible le « Rapide » imperméable, aseptisée. Grand Prix d'hygiène.

Envoi franco par poste contre deux francs.
Prix spéciaux pour Gros et Pharmaciens.
VOGT-LABEY, concession^{re}, 124, r. de Courcelles.

LE TRÉSOR DE NOS SOLDATS :

leur épargne Ampoules, Ecouchures, Blessures de marche, de selle, etc. Joignez à vos paquets le

BAUME DE MARCHE

Pharmacies, Grands magasins. Grande boîte, 0 50.

Envoi franco contre 0 60 à
AUREILLE, pharmacien, 35, rue Cler, PARIS.

ON DIT... ON DIT...



La coquetterie patriotique.

De jolies artistes, dédaignant les créations des grands couturiers, se font elles-mêmes, créatrices de modèles impressionnantes, et le patriottisme aidant, elles exhibent maintenant des toilettes taillées sur les uniformes militaires.

Mme Phr.né porte un costume d'artilleur en drap bleu horizon coupé par le tailleur dans la même pièce que l'uniforme d'un de ses amis, qui sert dans l'artillerie. Rien n'y manque, pas même les pattes rouges au col de la tunique.

Mme Gervaise V.olante arbore un bonnet de police en paille noire...

Quant à Mme Y.onne Gr.nville, les lauriers du Petit Caporal l'empêchent de dormir, et c'est une coiffure qui ressemble à s'y méprendre au petit chapeau de légendaire mémoire qu'elle promène en ce moment.

Et puisque nous voici sur le chapitre des chapeaux, signalons la coiffure originale inaugurée par une jeune actrice, dont l'élégance est ordinairement guidée par le célèbre couturier qui « déshabilla » naguère *Aphrodite* et ses compagnes. Cette charmante coquette a remplacé le bonnet de police, devenu bien commun, par le bérét des chasseurs alpins : cela est fort crâne et probablement très pratique. Est-ce élégant ? Quelques hommes disent oui, mais la plupart des femmes disent non.



Réminiscence.

M. Georges Berry, député de Paris, vient de mourir, et tous ceux qui ont connu ce parfait galant homme, cet ardent patriote, garderont de lui un respectueux et reconnaissant souvenir. Georges B.rry était à la Chambre un ardent défenseur de la littérature dramatique : il était même président de l'Académie des Théâtres.

Mais sait-on qu'il fut lui-même auteur et acteur dans sa jeunesse ? Nous nous rappelons qu'en 1875 il fit applaudir à Bordeaux un poème de lui qui avait pour titre *La Tuondi*. On y remarquait ces vers :

Cependant nous avons été bien éprouvé,
Nous avons bien souffert, mon Dieu, vous le savez
Chaque plaie a laissé sa trace,
Ayez pitié de nous et soyez indulgent;
Pardonnez, pardonnez au Français repentant,
Ecoutez-le, faites-lui grâce!...

Le Tout-Puissant n'a pas oublié la prière de M. Georges Berry !



Les ciseaux d'Anastasie.

La censure pour fonctionner a besoin d'« outils ». Ceux-ci consistent en une paire de ciseaux et un crayon bleu ; ces instruments de travail sont fournis par la préfecture. Le crayon est renouvelé, dans une sympathique préfecture de province, tous les mois, et le censeur qui reçoit cet instrument indispensable en délivre un reçu.

Dernièrement les ciseaux ne coupaient plus et le censeur prisa la préfecture de les faire réparer. Voici la réponse exquise que les bureaux lui firent :

« Les ciseaux donnés à votre service le 20 août ont été choisis pour durer un an sans réparation ; nous ne pourrions donc imputer cette dépense sur le fond d'abonnement avant le 21 août prochain. Veuillez donc attendre cette date. »

Jusque-là Anastasie risque de chômer...



Gloire où vas-tu te nichier ?

L'occasion nous avait amené ces jours derniers dans une fort jolie ville de province, célèbre en temps de paix, la tranquille et pittoresque Chamonix. Un pâtissier de l'endroit nous attira, et tandis que nous regardions au dehors, nos regards furent attirés sur la vitre. A côté du five o' clock traditionnel, nous pûmes lire : *Fournisseur de S. M. la Reine-Mère d'Italie, de la famille Rosland et de M. de Max !*



Prévoyance.

On s'accoutume à tout, même à la guerre, et Forain peut être tranquille : *les civils tiendront* ! L'exemple de la patience leur est donné par les femmes. Après avoir, tout l'hiver, tricoté des passe-montagnes, des cache-nez, des chandails et des chaussettes pour les soldats tapis au fond des tranchées, — ainsi d'ailleurs que pour ceux qui sont infirmiers sur la Côte d'Azur — ces dames songent à l'été...

Un de nos plus actifs thés-tricots du quartier Saint-Augustin vient de se transformer en thé-mode, si j'ose ainsi dire. Les aiguilles d'acier ont été remises et les mains délicates des jeunes femmes s'appliquent à tresser des... chapeaux de paille pour protéger nos poilus des ardeurs de la canicule.

Voici déjà qui implique l'idée, acceptée avec résignation, d'une campagne d'été. Mais il y a mieux encore. La semaine dernière la présidente de l'ouvrage, Mme de S.rp..x, en présence du solde inutilisé et considérable des lainages laissés pour compte, s'est demandé tout haut : « Que va-t-on faire de cela ? » la gracieuse Jeanne H.nry, de la Renaissance, répondit avec candeur.

— Eh bien ! mais, on « leur » enverra cela en décembre prochain !

Evidemment !... Il y a eu la guerre de Cent ans.



Jenny, la bouquettière.

Tous les Lyonnais admirent une jolie bouquettière qui, le soir, en cheveux, vêtue sans appareil, vient quêter dans les restaurants à la mode : tous les habitués de Rivier la connaissent bien et plus d'un s'extasie de sa grâce. Elle vend ses fl.urs « pour donner des secours aux blessés qui partent en congé de convalescence ».

Et personne ne reconnaît en cette gentille fleuriste une artiste, souvent applaudie à Londres et à Paris, Miss Jenny de R.ws, écuyère remarquable et danseuse émérite.



La charité d'une muse.

Nous publions dans ce numéro de *La Vie Parisienne*, un portrait de Mme Ch.nal, qui incarne si magnifiquement et en quelque sorte officiellement la Patrie, dans tous les spectacles donnés au bénéfice de nos soldats. La grande cantatrice nous pardonnera-t-elle de publier l'écho suivant?...

Dans un hôpital auxiliaire de Fontainebleau, très souvent, une « belle dame », qui ne veut pas qu'on sache son nom, vient chanter à nos petits blessés des couplets tantôt graves, tantôt gais, le plus souvent patriotiques. Elle arrive dans une automobile et s'éclipse modestement, une fois sa mission terminée. Elle fait ainsi plusieurs fois par semaine près de cent vingt kilomètres pour ses blessés.

Et comme, l'autre jour, un jeune chasseur à pied l'avait reconnue, elle lui recommanda le silence.

— Si on le savait, je n'aurais plus de mérite !...



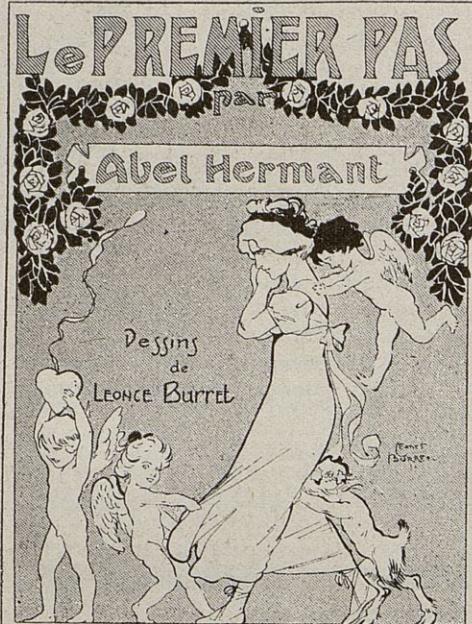
Une circonstance atténuante.

Devant un tribunal du département de l'Ain, comparaissait, l'autre jour, à l'audience hebdomadaire, un vieux propriétaire, accusé de n'avoir pas livré à l'autorité militaire des porcs réquisitionnés.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? demanda paternellement le Président.

— Dame, pas grand' chose ! Je vous ferai cependant observer que, depuis la mobilisation, on m'a tout pris ; mes deux fils, mes trois gendres sont soldats ; ma femme et mes filles ont été réquisitionnées par la Croix-Rouge. Quand j'ai vu qu'on me prenait aussi mes cochons, je me suis révolté... Et, après un silence : « Des cochons, Monsieur le Président, que j'avais soignés comme des marmots !... »

*Après les repas
2 ou 3*
Pastilles Vichy-Etat
facilitent
la digestion.



EN VENTE
chez tous les Libraires et dans toutes les Gares
Pour recevoir franco par la poste, adressez 3 fr. 50
au Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet.

IMPORTANT MOBILIER ANCIEN ET MODERNE
Porcelaines, Faïences, Objets d'art, Tableaux, Pastels, Miniatures, Bronzes, Pendules, Piano Erard, Billard, Tapisseries, Tentures, Grès et Emaux de Wedgwood
VENTE après décès, HOTEL DROUOT, Salle 1, les 27 et 28 avril 1915, à 2 heures. Exposition publique le 26 avril de 2 heures à 6 heures. M^e LARREPENET, commissaire-priseur, 23, rue de Choiseul, suppléant M^e LE RICQUE, commissaire-priseur, mobilisé.



Pour recevoir franco par la poste, adressez 3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet.

AVIS TRÈS IMPORTANT A NOS ABONNÉS

Nous avons l'honneur de rappeler à ceux de nos Abonnés (et ils sont les plus nombreux) dont l'abonnement venait à expiration le 31 décembre dernier et a été prolongé de seize semaines, en raison de la guerre, que

LEUR ABONNEMENT A PRIS FIN LE 10 AVRIL

Nous les prions donc de vouloir bien nous faire parvenir sans retard le montant de leur réabonnement afin d'éviter toute interruption dans le service du journal.

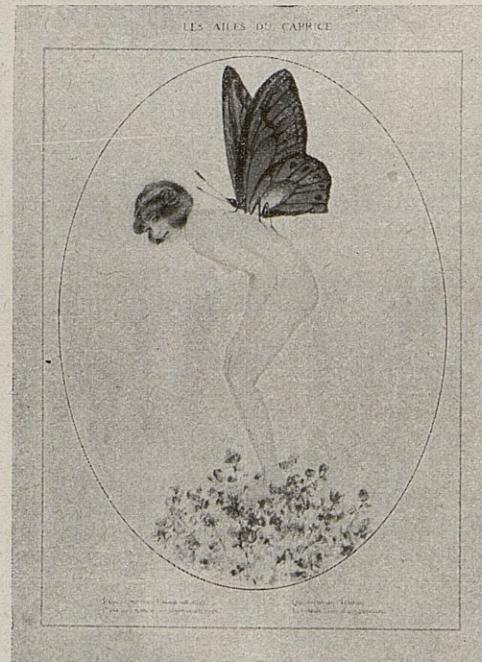
NOTRE PRIME ARTISTIQUE

Tout ancien abonné de "La Vie Parisienne", qui nous adressera le montant d'un réabonnement (de six mois ou d'un an), pourra prendre livraison aux bureaux du journal, et sans aucun frais, d'une magnifique collection de seize estampes en couleurs intitulée :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

et renfermée dans un très élégant portfolio.

Les personnes qui voudront recevoir cet Album-Prime par colis-postal n'auront qu'à ajouter au montant de leur réabonnement la minime somme de 1 franc (pour la France), ou de 1 fr. 50 (pour l'Etranger), afin de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition.



Spécimen d'une des estampes de l'album offert en prime à nos réabonnés.

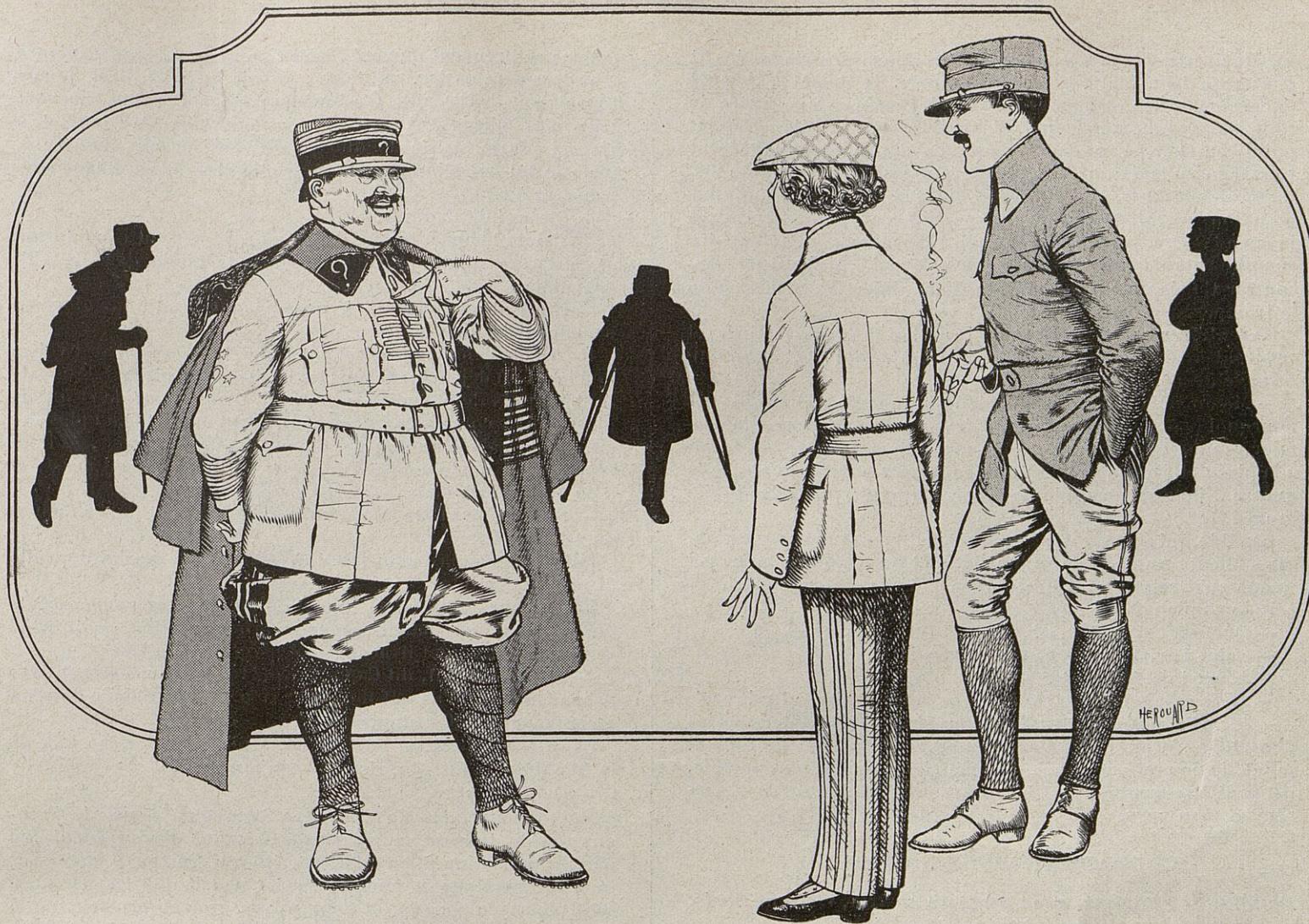


Spécimen d'une des estampes de l'album offert en prime à nos réabonnés.

**LE PRIX D'E L'ALBUM
"DE LA BRUNE A LA BLONDE"**
est de **12 francs**

pour ceux de nos lecteurs qui désirent l'acquérir sans contracter un réabonnement à *LA VIE PARISIENNE*. Nous livrons l'album à ce prix net, à toute personne qui veut bien l'acheter dans nos bureaux. Pour le recevoir franco par colis-postal, envoyer en mandat-poste ou chèque la somme de **18 francs** (pour la France) ou de **18 francs 50** (pour l'Etranger).

Adresser toutes les demandes, tous les chèques et mandats-poste à
M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE
29, rue Tronchet, PARIS.



LE NOUVEAU CANDIDE^(*)

CHAPITRE VINGTIÈME

Candide et Pangloss vont jusqu'au boulevard, et Auguste signe un engagement pour la durée de la guerre.

CANDIDE était partagé entre le plaisir de voir Paris et la crainte d'y rencontrer Cunégonde. Otto le rassurait de son mieux.

— Vous auriez plus tôt fait, disait-il avec finesse, de rencontrer une aiguille dans un tas de foin.

— Mais, disait Candide avec naïveté, je vous prie d'observer que je me suis trouvé nez à nez avec mon épouse sur le quai d'une gare inconnue, où personne n'aurait su dire ce que nous venions faire l'un et l'autre : je dois redouter le même accident à plus forte raison dans Paris, où je sais qu'elle est depuis une semaine et où elle sait que je viendrai prochainement.

— Votre raisonnement, lui repartit Auguste, est bon en tant que raisonnement; mais il pèche par le principe. Le monde est petit et Paris est grand.

— Je ne puis croire, dit Candide, que le contenu soit grand si le contenant est petit.

Il invoqua l'autorité de Pangloss, mais ce philosophe lui déclara qu'il y a une infinité de moyens termes entre le relatif et l'absolu, que l'exception prouve la règle, qu'il faut comprendre l'inintelligible comme tel, et qu'Auguste devait avoir raison, puisque le monde est en effet petit et que Paris est colossal.

Ces propos apaisèrent les craintes de Candide, mais accrurent son émotion de voir Paris. Il se félicita un peu trop haut qu'une si grande ville et si fameuse fût au pouvoir des Westphaliens, comme Nancy, Verdun et Toulouse. Des voyageurs français,

qui étaient à portée de l'entendre, crurent qu'il se moquait agréablement et firent un éclat de rire.

— Taisez-vous, lui dit Anna, vous allez nous faire remarquer.

— Quoi, dit-il, est-ce que la capitale de la France nous a échappé?

— Non pas précisément, dit le couturier. Mais vous savez bien que Hadji-Mohammed-Ghilioun, dont la bonté s'étend sur toute son armée, a retiré ses braves soldats d'un lieu malsain où ils auraient pu prendre le choléra qu'y ont apporté les Russes.

— Ne l'allons-nous pas prendre nous-mêmes? dit Candide, inquiet.

— Il y a beau temps, dit Anna, que l'épidémie est conjurée.

— Alors, dit Candide, nos troupes rentreront dans Paris bientôt?

— Un jour ou l'autre, dit le couturier.

Dès l'arrivée, Otto dit qu'il avait hâte de voir ce qui se passait chez lui; car il ne savait point si sa maison de couture était sous séquestre, ou bien transformée en hôpital militaire, ou si l'on continuait d'y fabriquer des manteaux et des robes. Anna rentrait aussi chez elle, dans le parc des Princes, où elle possède une villa importante. Candide s'étonna sans le dire qu'une petite gouvernante de Budapest fût propriétaire à Paris dans le parc des Princes.

— Vous y viendrez dîner, non pas ce soir, dit-elle, ni demain, mais après-demain : il faut que j'aie le temps de me retourner.

Elle invita également Auguste, qui, avant de se rendre à son domicile personnel, mit Pangloss et Candide dans un fiacre et donna au mécanicien l'adresse d'un assez bon hôtel proche le temple de la Madeleine. Ils se crurent perdus dès qu'ils se virent seuls, et la superstition qu'ils avaient de Paris les empêcha de rien regarder par les portières tandis qu'ils le traversaient pour la première fois. Ils reprirent un peu de confiance

(*) Suite. Voir les N° 9 à 16 de *La Vie Parisienne*.

lorsqu'ils arrivèrent à leur hôtel, où l'aspect des choses les fit penser qu'ils fussent retournés en Suisse : ils étaient seulement en voyage, et les voyageurs ne voient jamais qu'une figure de tous les pays du monde qui est la même partout. Ils n'osèrent point chercher pâture dans quelque cabaret éloigné, et dinèrent sagement au logis ; mais ils poussèrent ensuite une pointe jusqu'aux boulevards, où l'éclairage diminué leur parut une illumination magnifique. Ils ne s'aventurèrent point cependant jusqu'à l'Opéra, parce qu'une jeune personne fit à Candide des compliments de ses cheveux blonds, et qu'il craignit de rencontrer Cunégonde par punition s'il ne différait pas un peu de la tromper.

Ils rentrèrent, dormirent toute la nuit et la grasse matinée, et reçurent à dix heures la visite d'Auguste, qui portait un uniforme élégant.

— Mon inaction me pesait, leur dit le reporter. Je ne vois pas pourquoi je me dispenserais de faire mon devoir, quand le premier venu fait davantage. Dès l'aube, j'étais debout. J'ai couru à la place et j'ai contracté un engagement pour la durée de la guerre... Pensez-vous, ajouta-t-il en soupirant, qu'elle soit finie avant l'été ?

Candide, qui n'en savait rien, ne répondit point à cette question, mais félicita Auguste de sa bravoure, et lui témoigna en même temps qu'il regrettait d'être dorénavant son ennemi mortel.

Il demanda ensuite :

— Quel est cet uniforme ?
— Celui d'aviateur, dit Auguste avec fierté.

— Bravo ! dit Pangloss.

— Je ne savais pas, dit Candide, que vous eussiez votre brevet.

— Je ne l'ai pas, dit Auguste. Qu'en ferais-je ? Il est deux sortes d'aviateurs, ceux qui pratiquent et ceux qui ne pratiquent point. Je ne pratique point, mais ma tâche, qui est plus humble, est peut-être aussi plus utile. Je suis bien aise de servir obscurément mon pays.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

*Candide et Pangloss, avec Auguste et Otto, visitent Paris.
Ce qu'ils y voient.*

Comme Auguste disait ces mots, Pangloss et Candide furent surpris (et Auguste ne le fut pas moins) de voir venir le couturier. Il portait aussi un uniforme qu'on avait tout lieu de croire militaire, qui parut bien extraordinaire à Candide, à Pangloss, et encore plus à Auguste, qui a quelque connaissance des usages français.

Les jambes d'Otto étaient emmaillotées de bandes pourpres (c'est-à-dire violettes), qu'il avait roulées en commençant par le haut, parce que tout le monde les roule en commençant par le bas. Sa culotte de velours, d'une couleur intermédiaire entre le gris, l'azur et le rose, était si bouffante, qu'elle ressemblait plus à une jupe que les jupes d'avant la guerre qui ressemblaient à des culottes. La tunique, d'une couleur assortie, mais non point pareille, n'était pas moins jupe que la culotte ; et il avait encore par-dessus une soubrevête bouffante : de sorte qu'il avait l'air habillé de trois abat-jours, et l'homme le moins capable d'hésitation n'aurait su décider du premier coup, si c'était là un couturier travesti en soldat ou une danseuse persane.

— Je lance une nouvelle tenue, dit-il.

— Elle est seyante, dit poliment Candide.

— Je ne vous savais pas militaire, dit Pangloss. Êtes-vous attaché à l'une des armées belligérantes ? Et à laquelle ?

— A l'armée française, répondit Otto. C'est la seule où j'ai intérêt à servir, puisque je suis étranger.

Ce qui étonnait plus Auguste, c'était le nombre des galons. Il en compta jusqu'à sept.

— Je ne connaissais pas ce grade, dit-il. Mais vous ferez bien de mettre un manchon à votre képi. Vous serviriez de cible !

— Je n'ai pas l'intention de m'exposer, dit Otto avec suffisance.

— Je m'en doutais, fit l'impertinent reporter.

— Monsieur, dit tout bas Candide à l'oreille de Pangloss, n'est-ce point ce qu'on appelle un embusqué ?

— J'ai, poursuivit le couturier, un grade de courtoisie. Les galons étaient à ma discrétion et je n'ai pas voulu faire mentir le proverbe, qui dit qu'on n'en saurait trop prendre. J'en ai pris sept. Les colonels me doivent le salut, et les généraux eux-

mêmes en prennent souvent l'initiative. Je ne suis pas d'ailleurs, à proprement parler, militaire : je suis assimilé. Bref, je suis fournisseur des armées. C'est même pourquoi je vous suis venu faire mes adieux. Je pars ce soir pour l'arrière-front, et je n'aurai pas le plaisir de dîner avec vous demain chez Anna ; mais je lui expédierai quelques victuailles, et en dinant vous penserez à moi.

— Certes ! dit Candide.

— J'ai du temps à perdre d'ici à mon départ, dit le couturier, et, s'il vous plaît, je vous servirai de guide dans la ville splendide.

— Nous allons nous en fourrer jusque-là, dit Pangloss en s'inclinant jusques à terre.

Ils firent d'abord un excellent repas, dans un cabaret voisin de l'hôtel où déjeunaient tous les Parisiens de marque. Auguste fut bien près de pouvoir les nommer tous à Candide et à Pangloss, qui ne connaissaient aucun de leurs noms. Il était plus fier encore de saluer humblement tous ces personnages, qui lui répondraient quelquefois, d'un signe. Otto les saluait aussi ; et il en était salué ; mais il disait en ricanant :

— S'ils avaient l'argent du voyage, ils seraient tous à Cannes ou à Monte-Carlo.

Puis il demanda l'addition. Elle était si peu de chose qu'elle fit récrier Candide.

— Ce sont les prix de guerre, dit Otto. Les commerçants donnent leur marchandise pour se procurer l'illusion qu'ils la vendent : autrement ils n'auraient point de clientèle.

— Je vois surtout, dit Candide, que les Parisiens vivent dans l'abondance et qu'ils ont tout pour rien. Qu'est-ce donc que l'on nous racontait à Constantinople ?

Ils suivirent tous les boulevards, à pied, jusqu'à la place de la République. Et Otto, ricanant toujours, disait :

— Quel désert !

Mais Candide, qui n'a visité que Stamboul, Venise, le Paraguay et le Dorado, ne se souvenait point d'avoir jamais vu pareille animation. Il en était tout étourdi. Comme il juge assez bien les gens sur la mine, il se persuadait que les Parisiens sont pleins de courage et de patience, croient fermement à la justice de leur cause et ne doutent pas de la victoire. Il les admirait naïvement, il sentait la douceur de vivre, il oubliait qu'il était Westphalien et Turc, et sujet de Hadji-Mohammed-Ghilouin.

— Que de gens en deuil ! disait le couturier.

— Ils le portent discrètement, répondait Candide, et je ne les avais même pas remarqués.

Candide, Pangloss, Otto et Auguste rencontrèrent plusieurs soldats mutilés que les passants saluaient avec déférence, et sans toutefois les importuner par trop d'intérêt. Candide admirait la dignité, la bonne humeur de ces jeunes héros, qui semblaient heureux d'avoir fait à la patrie le sacrifice d'un de leurs membres et qui lui eussent donné leur vie aussi volontiers. Mais Otto grondait :

— Pourquoi les laisse-t-on sortir ? Est-ce pour démolir la population ? Quelle cour des miracles !

— Le fait est qu'ils sont trop, dit Candide ému de pitié.

— Il n'y en a point assez, dit Pangloss. Oubliez-vous d'être dur ?

— Il y a encore tous ceux qu'on ne nous montre pas, dit en ricanant le couturier.

A la fin, ses ricanements et ses réflexions inconvenantes alarmèrent Auguste, qui est un aviateur de tout repos, mais qui a le cœur français. Il s'esquiva sur le premier prétexte ; Pangloss et Candide continuèrent leur promenade avec Otto. Le couturier les ramena du Château-d'Eau à l'Opéra par le Métropolitain, et à la Madeleine par le Nord-Sud. Candide prisa fort ce moyen de locomotion qui lui rappelait la « ficelle » de Constantinople.

— Eh bien, dit en débarquant le couturier à Pangloss et à Candide, vous êtes édifiés. Vous avez vu la détresse de cette malheureuse ville et que je ne vous avais rien exagéré... On me demande des « tableaux de Paris » pour le *Local Anzeiger*. Voulez-vous me faire deux cents lignes que vous daterez d'ici même et que vous signerez *Un témoin oculaire* ? Vous devez écrire passablement, Candide, puisque vous n'avez jamais appris. Votre maître vous donnera un peu d'assasonnement de philosophie, vous lui laisserez la partie des « considérations », et vous-même n'aurez à dire que ce que vous avez vu.

AVRIL SOURIT AU MILIEU DES ORAGES



En dépit des combats, le printemps resfeutrit:
Ses fleurs pareront notre gloire :

Elles seront au front de nos héros meurtris
Les couronnes de la victoire!

— Je le dirai ! s'écria Candide avec enthousiasme. Je dirai la constance des Parisiens, leur gravité, leur mâle vertu...

— Vous êtes fou ! interrompit sévèrement le couturier. Vous direz, s'il vous plaît, qu'ils sont à bout, que les armées de Sa Majesté Islamico-Wesphaliennes n'ont qu'à revenir sous Paris, qu'ils ne feront aucune résistance, et qu'ils ne remporteront pas une seconde victoire de la Marne.

— Quelle victoire ? dit Candide. Je n'ai jamais ouï parler de la première.

— Il va de soi, répondit le couturier avec dédain, que j'emprunte aux Français leur langage et que cette première victoire de la Marne n'a aucune réalité.

A ce moment, ils entendirent des clamours et durent se ranger sur le trottoir. Ils virent défiler un grand nombre de jeunes gens qui avaient des rubans à leurs chapeaux, des bouquets de fleurs à la main, et qui chantaient avec âme l'hymne des Marseillais.

— Ce sont des conscrits, dit Otto, qu'on appelle je ne sais pourquoi les Marie-Louise. Cela ne fait-il point pitié que l'on envoie ces gamins au feu ?

— Monsieur, repartit Candide, j'ai ouï dire que Sa Majesté Islamique envoie au feu des garçons encore beaucoup plus jeunes, qui combattent et se font tuer avec le plus grand courage, mais, dit-on, en pleurant. Ces petits Français n'ont pas l'air d'avoir froid aux yeux. Je crains, pour notre malheur, qu'ils ne se battent aussi bien que nos enfants, et je pense que sous la mitraille, au lieu de pleurer ils chanteront.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.

MANUEL DE CONVERSATION POLONAISE

Il y a, dans ces jours graves, tout de même quelques petites distractions. Par exemple d'écouter ses amis prononcer des noms polonais.

— Quel pays ! disait une bonne dame. Si je voyageais là-bas, je ne saurais jamais, en entendant les employés crier les noms des stations, si c'est à celle-là que je dois descendre.

Il est pourtant bien facile de parler des événements de Pologne sans être pris de la crise d'éternuements qui semble inévitable dans les discours sur ce sujet. La prise de Przemysl, il y a quelque temps, a produit partout cet effet désolant : en vérité, cette « prise » a fait éternuer la France entière...

Pour dissiper sur la question polonaise sans paraître ridicule, deux précautions sont à observer :

1^o Ne prononcer que des mots faciles : Lodz, Cracovie, Lemberg, Kolomea, Bucarest. (Je ne sais pas si Bucarest est absolument en Pologne, mais le front est si grand et les cartes de ces pays-là sont si compliquées... Et puis, beaucoup de vos amis ne savent pas où est exactement Bucarest. Cela dépend de la carte qu'on a.)

2^o Commencer par cette petite phrase d'« Ubu-Roi » : « Où en sont donc nos affaires de Pologne ? »

Ainsi interpellé, votre interlocuteur se mettra aussitôt à discourir, et à raconter des batailles impossibles, dont le nom seul fait le bruit sec et fusant du shrapnell qui éclate. Il parle, il parle, et vous l'écoutez avec admiration, c'est-à-dire que vous hochez doucement la tête avec approbation et sommeil, et que vous vous demandez si le thé sera bientôt prêt, en vous gardant d'interrompre un personnage si bien informé de ces choses compliquées...

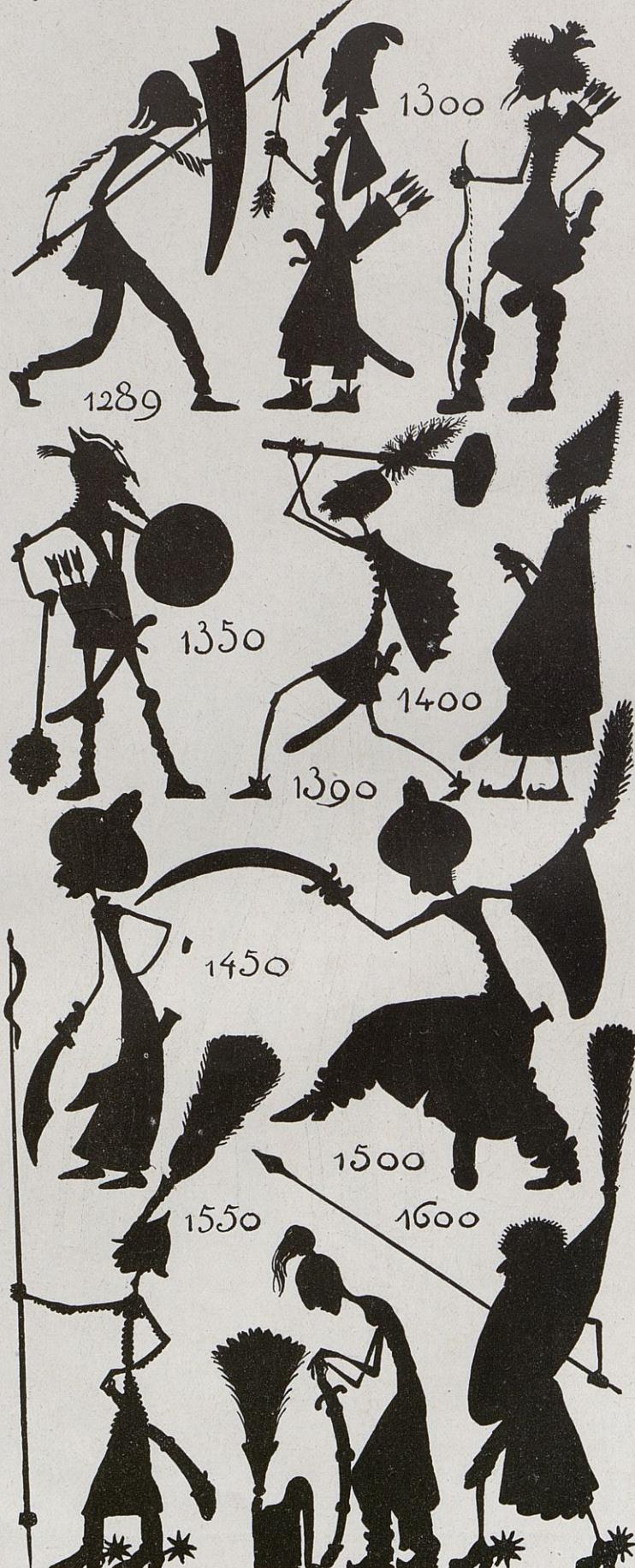
Si vous prenez soin de le laisser parler ainsi tout seul le plus longtemps possible, en ne l'arrêtant que pour placer de temps en temps, « à propos de ce qu'il dit », le mot de « Mazurie » qui est facile et impressionnant, il s'en ira répandre partout le bruit que vous êtes très intelligent, et « qu'au moins, avec vous, on peut causer »... Et vous, écoutant avec indulgence ce stratège de salon qui a appris l'anglais au collège (!), a su les dix mots d'italien qu'on retient quand on a été quelques jours à Venise, et prétend, pour avoir été à Saint-Sébastien, que « toréador » est un mot qui existe en espagnol, le voyant plonger dans Przemysl, triturer Mzlavopopzkj, et traverser le long Czstenzcskosowa à la nage, vous goûterez un plaisir aigu. On n'a pas si souvent, en ce moment, l'occasion de s'amuser!...

HERVÉ LAUWICK.

KARAGHEUZ S'EN VA-T-EN GUERRE!

Revue de l'Armée Turque en 6 siècles et 23 personnages

Un grand journal hongrois, la semaine dernière, a dit que, sur le théâtre de la guerre « l'intermède turc avail été une farce ». Une farce ! Ce mot amer a fait sortir de la tombe les ombres des janissaires et des sipahis qui jadis épouvanlèrent l'Europe. Et les voici, farouches, fantastiques et... caricaturales.



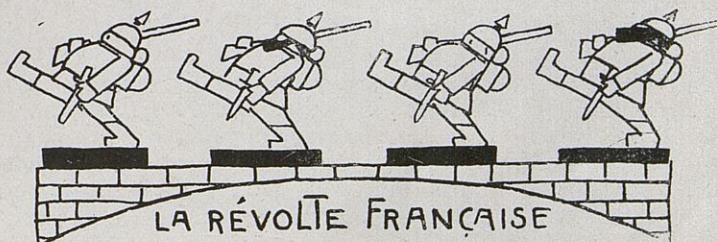


Karagheuz s'en va-t-en guerre; ne sait quand reviendra!... Jadis il conquit Buda-Pesth, assiégea Vienne, et l'Empereur lui paya tribut. Aujourd'hui il se bat pour le Saint-Empire et il reçoit la bastonnade.



Il nous revient d'un peu partout que le kronprinz est devenu fou. La seule preuve qu'on en ait jamais eue, c'est qu'il s'est retiré de la partie, qu'il a renoncé à diriger les opérations militaires. Or, ce fait prouverait plutôt exactement le contraire. En retournant dans ses foyers, l'héritier présomptueux, pardon, présomptif du kaiser aurait plutôt donné un témoignage fort rare de bon sens. Il avait le mauvais œil, et il s'en est rendu compte.

D'ailleurs, il ne s'agit point d'épiloguer. Le kronprinz, loin d'être fou, jouit au contraire de facultés intellectuelles pour ainsi dire doublées. Il emploie les loisirs de sa réclusion volontaire à l'élaboration d'un travail tout à fait remarquable et quasi encyclopédique sur l'état de l'Europe actuelle, dont un exemplaire sera envoyé, gratuitement, à chacun des soldats de l'armée allemande, afin d'augmenter et d'affirmer sa kultur. Nous avons eu la chance exceptionnelle de nous procurer (on devine aisément au prix de quelles difficultés) les chapitres de ce livre concernant la France et la Belgique : nos lecteurs en apprécieront l'exacitude, le bon sens et... l'humour :



La France est à l'Allemagne ce que la Serbie est à l'Autriche, un perpétuel royer de discordes, une usine de révoltes. Il fallait en finir! Tandis que quelques agitateurs bosniaques assassinaient l'archiduc Ferdinand, le peuple de Paris, conduit par des pétroleuses, assaillait les boutiques de nos paisibles commerçants. Et pendant ce temps-là, le gouvernement organisait dans le plus grand secret la mobilisation des armées du pays. Lâchement saisie à la gorge, l'Allemagne résolut de châtier sa vassale insoumise. Nos troupes, quoique prises au dépourvu, se ressaisirent magnifiquement et, passant le Rhin sur le fameux pont de Cologne, arrivèrent en quelques jours sur les bords de la Marne où se livra une des plus grandes batailles des temps modernes. Nous y reviendrons tout à l'heure.

LA DIVERSION BELGE



Tandis que nos armées exécutaient ce brillant mouvement, une peuplade voisine, la Belgique, se jetait sur notre flanc droit dans l'espérance de nous le crever. Inqualifiable agression, d'autant plus incompréhensible que la Belgique était redouable à l'Allemagne de toute ce dont elle était le plus fière. C'est à Leipzig qu'avaient été brochés et imprimés la plupart des livres que contenait la fameuse bibliothèque de Louvain, et les cathédrales des Belges ne sont qu'une pâle copie des nôtres. Enfin



MARGOT LA RAVAUDEUSE

qui, des Gardes-Françaises, ces farouches vainqueurs, recousait les galons, mais déchirait les cœurs.

LISON LA CABARETIÈRE

dont le clairet des coteaux d'Argenteuil grisait les grenadiers beaucoup moins que son œil.

leur langue elle-même, le flamand, n'est qu'une corruption de notre magnifique idiome. Nous fûmes, à notre grand regret, obligés de châtier ces malheureux. Nous le fîmes avec l'humanité qui nous caractérise et que l'Europe admire tant chez nous. Nous nous contentâmes de déporter le roi Albert dans une forteresse prussienne et de réquisitionner quelques cigares dans sa capitale. Simple opération de police, dont il ne faudrait pas s'exagérer l'importance. Quelques rebelles, massés dans les dunes de Flandre, ont été jetés dans l'Yser et, malgré toutes nos tentatives de sauvetage, n'ont pu en être retirés.

Nos ennemis les Anglais nous ont accusé de détruire les monuments de ce pays. Ce n'est pas vrai. Le Manneken-Pis est toujours debout.



La bataille de la Marne est sans contredit une des opérations militaires les plus prestigieuses qui se soient passées sous ma haute direction. Attaqués par des forces vingt fois supérieures, nos soldats *feignirent* de reculer, absolument comme s'ils battaient en retraite, et laissant même derrière eux, pour que l'illusion fût complète, quelques canons hors d'usage, deux drapeaux et une douzaine d'hommes de la landsturm. Grossièrement trompé par cette ruse de guerre, l'ennemi avança en poussant des cris qui d'ailleurs le fatiguèrent extrêmement. Lorsque, épuisé par trois jours de marche et tous ces hurlements, il s'arrêta enfin, il était trop tard. Notre manœuvre avait réussi. Nous faisions le siège de Paris, mais *à distance*. Tactique admirable, et que je revendique comme de mon invention, car je ne l'ai vue décrite dans aucun manuel militaire. Un des avantages les plus clairs de cette ingénieuse méthode, c'est que l'adversaire ne se doute absolument de rien. Parfois même, l'imprudent, il s'imagine avoir le dessus. Mais, au contraire, nous le tenons.

Si un nouveau recul devenait absolument nécessaire, je n'hésiterais pas à rétrograder jusqu'au Rhin. Alors, j'en suis bien certain, la frivole capitale des Français capitulerait, impressionnée. C'est une question de jours.



On croit volontiers en Allemagne que l'Angleterre est notre plus dangereuse ennemie. Il est vrai qu'elle se montre fort acharnée. Je n'en veux pour preuve que la promptitude pour ainsi dire enthousiaste avec laquelle elle a appelé à son secours des peuples absolument sauvages, tels que les Hindous, les Cafres, les Egyptiens, les Canadiens, les Ecossais dont l'arme terrible, la cornemuse, cause des blessures inguérissables.

Mais les Français, eux, ils ont fait pire. Ils ont creusé devant le front de toute leur armée des trous profonds appelés tranchées et ils y ont fait venir (on ne sait pas encore au juste par quel moyen) des sauvages d'un aspect encore plus épouvantable que les Cafres ou les Ecossais. Ils les appellent les *Poilus*. Lorsque ces êtres hirsutes, pareils à des hommes des bois, sortent de leurs trous et se jettent sur nous, les plus braves d'entre nos guerriers se sentent malgré tout interloqués. Si cela continue, il faudra que nous fassions venir, pour compenser, les gorilles de nos colonies d'Afrique. Les méthodes françaises de guerre sont d'une cruauté jusqu'à nos jours inconnue. Leurs écrivains militaires les plus autorisés : M..rice B..rr.s, Fr..nc-N..h.in, H..rvé et M..rc..le T..n.yre admettent et approuvent ces agissements infâmes. C'est invraisemblable. Mais nous châtierons ces coupables.



Il n'est pas de ruse que cet ennemi déloyal, la France, n'emploie contre nous. Ses journaux inondent les pays neutres de fausses nouvelles. N'ont-ils pas été jusqu'à dire que nous avions bombardé la cathédrale de Reims? Une telle imputation se fait justice à elle-même en s'énonçant. Un immense éclat de rire européen a accueilli ce canard monstre.

La vérité, c'est que l'état-major français avait installé au sommet de la flèche une terrasse bétonnée, supportant un canon de 75 des plus meurtriers. Il a bien fallu riposter. Un boulet, par erreur, est tombé sur la sacristie.

Voilà l'événement réduit à ses justes proportions. Mais il faut aux Français des prétextes pour tracasser ceux des nôtres qui ont eu l'imprudence de demeurer dans ce pays néfaste. On connaît la triste aventure de M..e B..ch..ff, à qui l'intendance française, *pour la compromettre*, faisait parvenir des haricots et des entrecôtes militaires. Tout cela est bien triste.



Eh bien! malgré tout cela, nous espérons que la France est encore sauvable. Et c'est nous qui venons apporter à ce peuple immoral et épuisé la vertu et la santé qui lui manquent. Nous venons le relever. Nos armées lui apportent la régénération dont il a besoin.

Jamais nous n'avons désespéré de la France. Voilà ce que je crie bien haut, voilà ce qu'il faut que l'on sache.

La France est une contrée pleine de ressources. Guidée, menée par l'Allemagne, elle est capable de grandes choses. Lorsque nous serons entrés à Paris, lorsque nous aurons renvoyé les Poilus dans le pays lointain d'où ils ont été amenés, lorsque nous aurons mis à la tête du gouvernement un homme à poigne, moi par exemple, nous entreprendrons la tâche auguste de cultiver la France. Nous l'initierons aux beautés de l'art munichois, aux délices du pain K K, au charme de la discipline prussienne. *Nous viendrons l'habiter.*

Si, après ça, ils ne sont pas contents!... LE KRONPRINZ.

Pour copie conforme: FRANCIS DE MIOMANDRE.

APRÈS...

A Paris, en 19... La guerre est finie. Un vénérable sénateur accueille son neveu, qui revient du front.

— Mon enfant, sois le bienvenu. Après d'épouvantables épreuves, tu rentres couvert de gloire dans une patrie régénérée.

— Ah! mon oncle! Comme on va se la couler douce, à présent!

— Jeune homme, ce langage me surprend, dans la bouche d'un héros. A quel objet fais-tu allusion en affirmant ton intention de « te la couler douce »?

— Mais, parbleu, mon oncle, à la vie! Ah! tu ne peux savoir comme on aime sa vie quand on a réussi à la tirer saine et sauve d'un pareil galimatias!

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



A L'AFFUT DES ALLEMANDS
dans une tranchée de la région de l'Yser.



LA PATRIE
incarnée par Mlle MARTHE CHENAL.



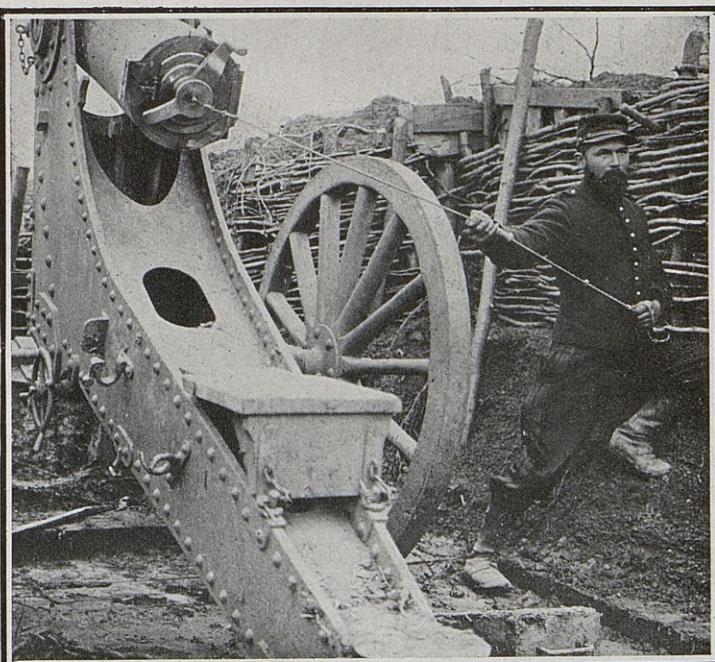
UN POSTE DANGEREUX
Adjudant guettant une patrouille ennemie.



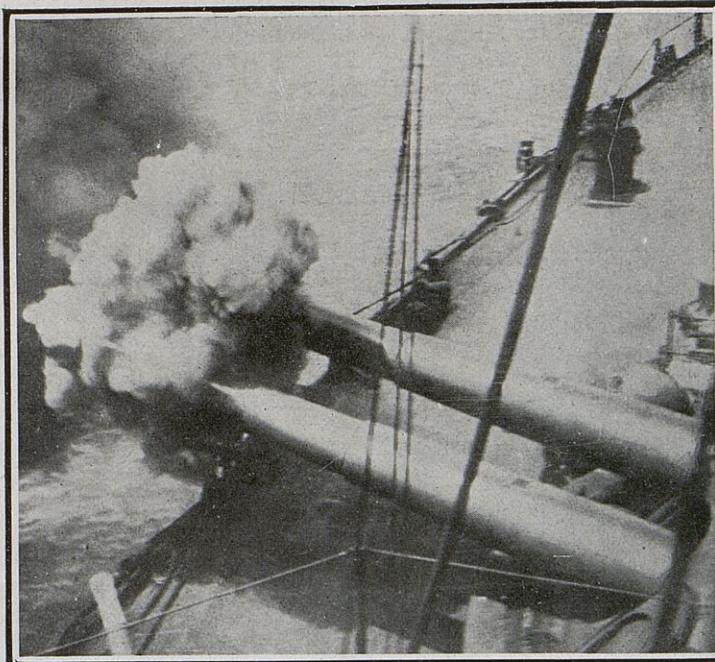
UN GOURBI D'AÉROSTIERS
avec jardin anglais aux parterres fleuris.



UN COMBAT DANS LES RUINES
photographié sous les balles.



UN « GROS FRÈRE » DE NOTRE ARTILLERIE DE TERRE
Pièce de 95, au moment où le coup va partir.



LES PIÈCES MONSTRES DE L'ARTILLERIE DE MARINE
Canons jumelés d'un cuirassé bombardant les Dardanelles.

— Le prix que tu attaches à ton existence doit te porter à la considérer avec plus de gravité, mon enfant. Tu devais à ton pays le sacrifice de tes jours. Ayant réussi à les épargner, tu ne saurais désormais en faire usage que pour le bien de l'humanité.

— Mais je ne lui veux aucun mal, à l'humanité, mon cher oncle! Après tout le coton qu'elle vient de me donner, je ne lui demande que de me laisser la paix. Je ne suis pas exigeant.

— L'insouciance des camps t'a fait perdre de vue les dangers de la paix, dont quelques-uns aussi sont mortels.

— Sois tranquille, mon oncle, je n'abuserai de rien. Une petite fête de huit jours pour me dégourdir...

— Mon cher enfant, il n'y a plus de fête. Désormais, la vertu est obligatoire sur toute l'étendue du territoire français.

— Ça va être gai... Mais enfin, ne nous frappons pas. Pourvu qu'il y ait encore du champagne et des petites femmes...

— Il n'y a plus rien de tout cela! Pendant que vous défendiez la France sur les champs de bataille, nous, législateurs, nous poursuivions la tâche non moins salutaire de la purifier de ses vices les plus secrets. Nous avons commencé par édicter contre l'alcool des décrets si sévères que leur application précédait de peu la faillite de tous les cafetiers et la fermeture de leurs dangereux établissements. Par suite, la population dut s'habituer à se mettre au lit dès neuf heures du soir, et les lieux de perdition perdirent leur clientèle.

— En voilà, du beau travail! Mais, au moins, reste-t-il des plaisirs diurnes?

— Ils abondent!... Ainsi, cet après-midi, nous avons une conférence de M. Joseph Reinach sur *les Dangers de la grenade* et une autre de M. Jean Finot sur *les Egarements de la sénilité*. Je te donnerai des billets pour le Cinéma Molière et pour le Cinégraphe Isola, qui réalisent ingénieusement la séparation du théâtre et de la plastique... Comme tu vois, nous n'avons supprimé du plaisir de vivre que ses séductions les plus périlleuses.

— Merci bien, mais j'étais libre de préférer celles-là. Vous avez arrangé l'existence selon votre idéal de sénateur, pendant que la jeunesse n'était pas là pour protester. Aussi, mon parti est pris, je vais me marier.

— Pas avant d'avoir été reconnu bon pour procréer et d'avoir reçu ta feuille d'affection.

— Quoi encore?

— Oh! une réforme aussi simple que rationnelle : le procédé de la mobilisation appliqué à la propagation de l'espèce. On se marie maintenant par classes, et les couples se constituent par voie de tirage au sort. En somme, rien de changé, le mariage ayant toujours été une loterie.

— Ecoute, mon oncle, tous ces changements me mettent la cervelle à l'envers. Demain, tu me diras le reste. Pour aujourd'hui, j'en ai assez, je vais me coucher.

— Bonsoir. Mais, puisque te voilà de retour, n'oublie pas de passer chez le percepteur.

— Que lui dois-je, grands dieux?

— L'impôt sur les revenus.

SNICK.

DEUTSCHLAND UBER ALLES ou LE RÊVE D'UN PANGERMANISTE



Le professeur Knatschke rêvait :
« L'Orient ne sera régénéré que s'il devient allemand... »



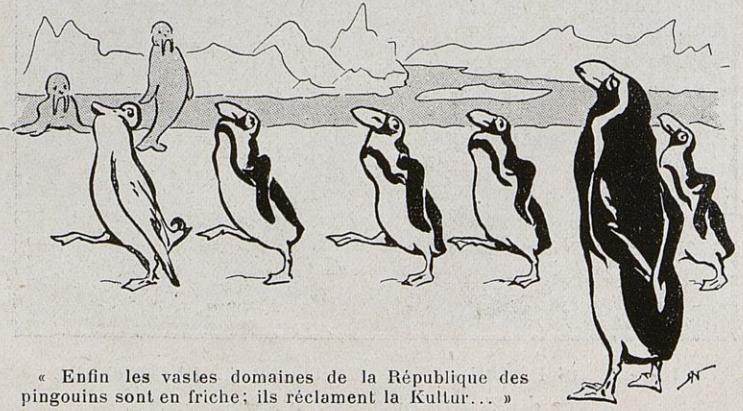
« La noire ignorance des Africains ne saurait être lessivée que par les maîtres d'école teutons : le vrai savon du Kongo se fabriquera donc à Berlin... »



« L'Egypte, arrachée à la tyrannie anglaise, aura, grâce aux pédagogues germaniques, autre chose en tête que le Koran... »



« La Chine et la Corée pleurent leur grandeur déchue; le protectorat allemand les fera rire... rire jaune, bien entendu... »

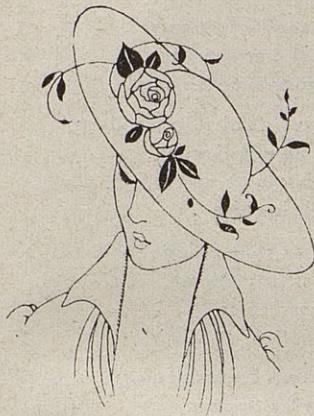


« Enfin les vastes domaines de la République des pingouins sont en friche; ils réclament la Kultur... »



Ainsi rêvait tout haut le professeur Knatschke et l'univers en avait le cauchemar. Mais les pires rêves ont une fin : celui-là se termina dans un cabanon.

ÉLÉGANCES



Nous l'avons dit souvent, une femme élégante soigne à la fois son corps et ses robes, son allure en même temps que ses chapeaux, et voire son âme à l'égal de sa lingerie. Le beau carnaval qu'une gothon ficelée dans une toilette exquise, ou qu'une odieuse mégère avec un petit bibi de cocotte sur la tête, ou encore qu'une sotte, mais une sotte à couper au couteau, revêtue de la plus étonnante chemise qu'on ait jamais vue ! Même toute nue, une sotte est sotte irrémédiablement : et voilà qui n'est passeyant !

Donc, Mesdames, surveillez-vous beaucoup, quand vous allez promener vos robes. Regardez-vous passer dans les glaces des boutiques et des magasins, voyez si le pas est jeune et souple, le cou flexible, les épaules mouvantes. Observez-vous aussi — discrètement, s'il vous plaît — dans les yeux des badauds. Tâchez d'avoir souvent un geste imprévu et joli, une coquetterie secrète et gentille... Mais laquelle, par exemple ? Eh bien, je vais vous en dire une, qui serait ravissante et très « guerre ».

Vous aurez remarqué le nombre chaque jour croissant des soldats convalescents qui déambulent un peu partout, aux Champs-Elysées, au Bois, sur les boulevards. Parfois même, ce sont des amputés, rayonnants de gloire, qui reprennent goût à la vie : pauvres et chers martyrs, dont la seule présence nous fait tous rentrer dans l'ombre, tant leur prestige est immense, et chaude la sympathie qu'ils dégagent ! Autant de héros qui se remettent doucement d'une longue fatigue, d'une dure souffrance. Ils vont et viennent là et là, flânen, songent. Les uns semblent ravis, les autres comme surpris par notre Paris si varié, quelques-uns paraissent assez tristes...

Or souriez à tous. Souriez-leur du moins des yeux, sinon des lèvres. Offrez-leur un visage de douceur, de bonté, presque



de tendresse. Sur cent que vous croiserez, il y en aura cent qui seront charmés, et qui garderont l'impression fugitive, mais délicieuse, qu'une jolie femme, et raffinée, es a remarqués, admirés, caressés d'un savoureux regard. En même temps, vous y gagnerez de porter ainsi partout avec vous cette sorte d'auréole magique, ce sortilège inféfable et irrésistible qui s'appelle la bonne grâce, ce don divin sans lequel toutes les modistes et tous les couturiers du monde ne feront jamais qu'une femme traîne les cœurs derrière elle, comme disent les poètes.

Cependant, certains convalescents s'imagineront peut-être ?... Bah ! qu'est-ce que ça vous fait ? Ils seront si contents !

Cols, collarlettes, collets de toutes sortes, de toutes formes, tant pour les corsages que pour les crêmettes, c'est un vrai musée de l'encolure à travers les âges que la rue à Paris, en 1915. On voit des collarlettes très hautes, d'autres moyennes, d'autres basses. Voici des sortes



de fraises ouvertes et renversées comme celles qu'inventa Sa Majesté Henri III. Voilà des cols à pointes, genre André Chénier, en voilà d'autres qui rappellent ceux du Premier Consul... Notons toutefois que, le printemps s'écoulant et l'été plus chaud devant suivre, les corsages naturellement se font de plus en plus montants, et les cols de plus en plus entreprenants. L'hiver prochain, quand il fera bien froid, on les supprimera complètement.

La mesure est une qualité toute française : mais on ne le croirait pas en lisant nos journaux, où les injures et les éloges, en ce temps de fracas et de mitraille, ne connaissent que le superlatif. Seuls, certains couturiers conservent le secret de l'allusion, de la louange exquise qu'un rien indique. Voici par exemple la robe « Victoire ».

Elle est en taffetas bleu marine ou noir, couleur sévère, austère, comme la guerre elle-même. Corsage tout plat et droit, à la manière d'un pourpoint, dépourvu du moindre colifichet qui sentirait le civil ou la fantaisie. Ce corsage est boutonné au milieu, et largement échancré en rond, avec un pied de col haut de trois centimètres : la simplicité même, on ferait campagne avec ce corsage-là. Quant à la jupe, montée à plis, et dont les plis vont s'évasant — ne faut-il pas pouvoir marcher à grands pas, ce printemps ? — elle se pose sur le pourpoint, et un tout petit biais, presque un cordon, presque un galon (du même taffetas, bien entendu), la retient à la taille. Rien de moins tarabiscoté, comme on voit : très militaire. Enfin, autour du col, du poignet et des emmanchures, au bas de la jupe comme au bout des manchettes qui tombent sur la main, court une petite broderie vieil or excessivement fine : regardez attentivement, et vous distinguerez des feuilles de chêne, c'est-à-dire l'emblème de nos généraux, victorieux sur l'Yser, à la Marne et partout. Et voilà. L'art est délicatesse.

IPHIS.



DISETTE EN ALLEMAGNE o o o o o o o

(PLAINTES D'UN BOCHE)

« Malgré la valeur de Guillaume
Et les succès de ses armées,
Viens nous voir, saint Jean-Chrysostome,
Toi dont les lèvres sont dorées !

Le bon vieux dieu de notre maître
Ou bien est sourd ou bien s'endort;
Notre réserve d'or est piètre :
Viens à Berlin, ô Bouche-d'Or !

Pourrais-tu vivre ailleurs, en somme ?
Le ciel chérit le Berlinois;
Quitte ton église de Rome
Et viens te soumettre à nos lois.

Ce sont des lois belles et fortes
A qui le monde obéira ;
Mais, en attendant, toutes sortes
D'assez graves ennuis sont là.

Je te dirai donc qu'en nos banques
Sur l'or l'emporte le papier :
C'est que tous les moyens nous manquent
Pour nous approvisionner.

L'étroit blocus de l'Angleterre
Nous ferme à peu près l'Océan.
Tout notre commerce est par terre...
Ou le sera avant un an.

Ce n'est pas la seule menace,
Ni le dernier mot de la fin :
Ma femme, si vaste et si grasse,
Aura bientôt le torse fin !

Docile, vertueuse et belle,
Elle devra cesser d'emplir
Son noble ventre de Cybèle
De tout ce qui faisait plaisir.

Pour être gras, il faut qu'on mange
Beaucoup, souvent, sans ration ;
Or le blé baisse dans nos granges :
Nous devons faire attention.

Attention ! c'est effroyable !
Nous qui, par jour, cinq ou six fois,
Nous asseyions à notre table
Pour nous y pourlécher les doigts ;

Il faudra nous priver de hures,
De saucissons et de gibiers
Pour savourer les épluchures
Et les eaux mornes des éviers.

Hier nous versions sur la viande
De la confiture à plein seuil ;
Demain nous aurons, honte grande,
Notre confiture sans veau !

Plus de pâtés, plus de choucroutes,
Plus de volumineux rôtis,
Mais de noires et sèches croûtes :
Ah ! les jours fastes sont partis !

En attendant d'avoir l'Europe,
La Chine et les Etats-Unis,
Nous remplaçons notre escalope
Par les derniers macaronis,

Invincibles comme l'orage,
C'est sur Paris que nous marchons,
Mais, en route, dans nos villages,
Nous égorgéons tous nos cochons.

Ces bêtes vraiment allemandes
Montraient beaucoup trop d'appétit.
Avec leurs tripes en guirlandes
Nous comptions décorer Paris.

Bientôt nous tuerons les panthères
Et les éléphants d'Hagenbeck,
Et mangerons, s'il le faut faire,
Notre Aigle, des pattes au bec.

Nous porterons aux boucheries
Grane, qui fut cheval des Dieux ;
Et plumerons les Walkyries,
Cet aliment mélodieux.

Il faut nous serrer la ceinture,
Presque plus boire et moins manger :
Depuis neuf mois la Guerre dure
Et peut encore se prolonger.

Mais pour tous les obus que nous livré
Ce Krupp, qui travaille à Essen,
Il faut de la poudre, du cuivre,
Et autres delicatessen.

Le cuivre manque, et c'est terrible,
Car à quoi sert, dis-le, Odin !
D'avoir le canon et la cible
Et pas un obus sous la main ?

Aussi nous ramassons le cuivre
Comme Ruth glanait les épis ;
« Tout ce qui brille, qu'on le livre ! »
Nous le livrons, étant soumis.

Une ville sans cuivre est triste,
On ne le sait qu'en l'ayant vu.
Pour peu que cet état persiste
Tous les chaudrons auront vécus !

Mais nous, il nous faudra, pour vivre,
Laisser, de Cologne à Breslau,
La rampe sans boule de cuivre,
Et sans sa tringle le rideau.

Les cuisinières en sont folles :
Dans les cuisines, par décret,
On a râflé les casseroles.
Le dos des montres disparaît.

On a décroché tous les lustres,
Et dévissé tous les tuyaux.
Les bronzes des hommes illustres
Sont descendus des piédestaux.

Pendant ce temps, on mange, en France,
Du pain fendu, du pain polka...
Ah ! qu'il est amer, qu'il est rance
Ce pain que nous marquons : K. K ! »

GALAOR.

CHOSES ET AUTRES

M. Saint-Saëns a encore écrit une petite lettre !

Pensez-vous ! Il se prodigue. A son âge, ma chère ! Il est vrai qu'un de nos confrères du matin parle, à cette occasion, de sa verte jeunesse, et que notre confrère pourrait même remonter plus haut.

M. Saint-Saëns a encore écrit une petite lettre. S'il faisait un peu de musique ? Ça le changerait. Nous aussi. Chantez maintenant !

M. Saint-Saëns a écrit tant de petites lettres depuis le commencement de la guerre que cela doit faire un fort 3,50. Pourquoi ne le publie-t-on pas ? On pourrait même choisir, et c'est tant mieux, car la veine de M. Saint-Saëns n'est pas toujours également heureuse. Je doute que son dernier billet du matin trouve place dans sa correspondance choisie.

De qui s'agirait-il, sinon de Richard Strauss ? M. Saint-Saëns ne s'étonne pas que certains pervertis l'aiment, puisqu'il y a bien des enfants qui aiment l'huile de foie de morue. Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! D'abord, êtes-vous sûr qu'il y ait des enfants qui aiment l'huile de foie de morue ? le cod liver oil ? l'olio di segato di merluzza ? Montrez-les ! — Peu importe.

M. Saint-Saëns reproche à Richard Strauss, outre ses recettes, ses procédés, ses dissonances extravagantes. Nous avons ou déjà raconté cette histoire. Nous ne sommes pas juges : mais M. Saint-Saëns ignore-t-il que certains de ses confrères français nous ont aussi écorché les oreilles plus souvent qu'à leur tour ? Ignore-t-il que, le jour de la répétition du..., Chose (l'auteur du ...) demanda respectueusement à Reyer ce qu'il en pensait, et que Reyer, planté devant Chose, se mit à fredonner en guise de réponse :

Prenez gar-de,
Prenez gar-de !
Le doc-teur Blan-anche vous-ous regarde.
Prenez gar-de,
Prenez gar-de !
Le doc-teur Blan-anche vous-entend !

M. Saint-Saëns déplace la question, ou plutôt il n'y a pas de question Richard Strauss. On ne le joue pas, c'est convenu : on jugera son art une autre fois. On ne le joue pas — et c'est juste — parce qu'il a signé l'odieux et imbécile manifeste des quatre-vingt-treize. Mais on ne nous donnera pas *Les Barbare*s en échange de *Salomé*. C'est bien où le bât blesse M. Saint-Saëns. Quant à nous, nous nous ferons une raison.

Mais M. Saint-Saëns devrait bien faire son profit du cas Strauss, puisqu'il ne pense qu'à ça. Le pire péché de Strauss est d'avoir signé le manifeste de son nom, peut-être d'y avoir collaboré. *Et nunc messieurs Saint-Saëns et autres, intelligite, crudimini* ; en d'autres termes : que la sottise d'autrui vous serve d'enseignement.

Nous dirions volontiers aux artistes :

— N'écrivez jamais !

Il ne faut pas demander l'impossible. Disons-leur, plus modestement :

— Ayez soin de tourner sept fois votre plume dans l'encrier, avant de céder à ces démangeaisons qui vous viennent d'écrire.

Remontrons-leur aussi qu'en temps de paix une profession de foi ou une lettre n'engage que son auteur, et que, s'il tient absolument à se rendre ridicule, tant pis pour lui, cela ne nous fait ni chaud ni froid. Mais, en temps de guerre, on se sent les coudes. Le manifeste des quatre-vingt-treize intellectuels a déshonoré toute l'intelligence allemande, qui compte beaucoup plus de quatre-vingt-treize représentants. La personne zélée qui a voulu, la semaine dernière, prononcer l'interdit sur *La Parisienne* de Becque, a déjà fait douter les neutres que nous ayons du bon sens. Si M. Saint-Saëns les faisait douter que nous ayons de l'esprit, nous ne lui pardonnerions pas.

Nous sommes aussi bons Français et chatouilleux que l'auteur de *Samson et Dalila*; mais nous voulons garder la devise que nous a composée Victor Hugo :

« Drapeau de Wagram, pays de Voltaire. »



La Vie Parisienne ne se fait pas scrupule d'appeler un chat un chat et un Allemand un Boche; mais il paraît que le mot « Boche » blesse l'oreille de certains puristes. Il faut reconnaître pourtant qu'il est parfois indispensable, n'ayant point d'équivalents, ni de synonymes.

(N'est-ce pas Théodore de Banville qui disait : « Il n'y a pas de synonymes. » Il disait également : « Il n'y a pas de licences poétiques. » Et ce sont là, entre parenthèses, aphorismes de grand poète et de grand écrivain.)

Mais doit-on dire, doit-on surtout imprimer : « Boche » ?

C'est la grande question de l'argot. Un de nos tout jeunes confrères (il est né depuis la guerre), un illustré intitulé justement *Le Mot*, réprouve « Boche », et n'a consenti qu'une seule fois à l'imprimer, pour citer avec exactitude une réplique du front.

Victor Hugo n'eût pas été de cet avis. Il a même consacré tout un volume des *Misérables* à la défense de l'opinion contraire, de même qu'il a consacré tout un autre volume à la description de Waterloo (sans compter que le volume de Waterloo est visiblement écrit tout entier pour le mot de la fin). Ce sont là des procédés de composition qui en valent d'autres; mais les lecteurs pressés se plaignent qu'ils ralentissent un peu l'action.

M. Maurice Donnay n'a pas consacré à « Boche » un in-octavo, mais seulement une charmante chronique. Il est résolument pro-boche (en lexicographie bien entendu). Il l'est à tel point qu'il regrette que l'Académie française soit à l'F. Si elle était au B, il n'hésiterait pas à lui proposer l'adoption, la naturalisation de « Boche ». Mais l'Académie française ne retourne jamais en arrière. Ce sera pour la prochaine édition.

M. Maurice Donnay n'admet pas seulement « Boche ». Il accueille les dérivés : « bocherie, bochonnerie, pied de bochon ». Je doute que l'Académie, même au xx^e siècle, reçoive une locution sans-gêne comme « pied de bochon »; mais j'avoue que « bochonnerie » ne me déplaît pas; et si j'étais tenté de condamner « boche », je crois que je lui ferais grâce en faveur de « bochonnerie ».



Le même Maurice Donnay a fait jouer naguère, en collaboration avec Lucien Descaves, une pièce intitulée *La Clairière*, dont le sujet était une expérience de socialisme, ou de communisme, ou d'anarchie pratique. Les auteurs de *La Clairière* savent-ils qu'il est un coin de France où quelqu'un fait présentement l'expérience contraire, une expérience de retour à l'ancien régime? Oui vraiment, quelqu'un s'est amusé à restaurer l'ancien régime chez nous (le moment est bien choisi), et ce quelqu'un est tout honnêtement un prince autrichien, officier en activité de service, officier combattant!

C'est à n'y pas croire. Pourtant, c'est ainsi. Mgr le comte de Chambord n'aimait pas trop ses cousins d'Orléans et il

avait une façon à lui d'aimer la France. Il ne se souciait pas de laisser Chambord à ses cousins : libre à lui; mais il aurait pu le léguer à la France, comme le duc d'Aumale lui a légué Chantilly. Il ne s'en est pas avisé : on ne saurait penser à tout. Il a trouvé plus piquant et de meilleur goût de transmettre son domaine français à un prince étranger.

Le propriétaire actuel est le prince Elie de Bourbon — un nom bien... autrichien, paraît-il. Naturellement, le prince Elie de Bourbon n'administre pas en personne son château et les dépendances : il a autre chose à faire; il a notamment à porter les armes contre nous. Mais il a une espèce de ministre, terrible gentilhomme vendéen, pour qui les lois de la république sont comme si elles n'étaient pas, et qui ne tient pas toujours un compte suffisant des lois de l'humanité.

C'est ce ministre qui a rétabli l'ancien régime à Chambord. L'ancien régime avait du bon, mais il comportait quelques abus. Et puis nous en sommes tout à fait déshabitués, depuis le temps. Bref, les habitants de Chambord se sont rappelés qu'en France « on s'honneure du titre de citoyen ». Ils ont repassé la déclaration des droits de l'homme. Ils ont murmuré... si haut qu'en ce moment où l'on n'entend guère que la voix du canon, leur petite voix a réussi à se faire entendre.

Et il se pourrait bien que la propriété du prince autrichien fut mise sous séquestre, comme celle du premier Béchoff venu. Voilà ce que n'avait pu prévoir Mgr le comte de Chambord. Tant pis pour lui! Il n'avait qu'à ne pas désigner pour légataire un comte... de Chamboche.

Pardon!... Je jure que je ne le ferai plus.



M. Verhaeren est un rude poète — j'entends par là, familièrement, un poète qui est là cinq minutes. C'est à M. Verhaeren que M. Maurice Maeterlinck a déjà offert son futur fauteuil à l'Académie, et chacun a trouvé le geste beau. Nous admirons avec un peu d'effroi, ce qu'il y a de saisissant, d'accablant, de crispant, et en un mot de tentaculaire dans le talent de M. Emile Verhaeren. Mais il nous est impossible d'admirer, même avec effroi, les vers qu'il a publiés l'autre jour dans le *Figaro*.

C'est peut-être que, décidément, nous n'aimons pas les vers. Non, nous ne voulons pas le croire. Cela serait trop affreux!... D'ailleurs, nous avons relu d'autres vers, de vieux vers, et ils nous ont paru beaux. Mais voyons, ceux-ci :

Les soirs de fête, en des banquets,
Il s'évoquait
A la lueur de candélabres;
Son buste chargé d'or dans l'or étincelait
Et son verbe emphatique et farouche jonglait
Ou bien avec son casque ou bien avec son sabre.

Sérieusement?

Il paradait de large en long
Coiffé, sanglé, botté du front jusqu'aux talons.

Je n'aime pas beaucoup les livres illustrés, mais je donnerais bien cinq louis à un dessinateur pour qu'il interprète ce vers par l'image.

Que dites-vous aussi de :

Pourtant, bien qu'il le décorât des cent galons
De ses cent uniformes
Son bras gauche restait obstinément difforme.

Et de :

Il était l'Empereur estropié
Dont les gestes font pitié
Dès qu'il parle des ailes grandes
De l'aigle allemande.

O mirlitons de mon enfance!...

Mais dès qu'il prétendait et les guider (ses armées)
Et seul les commander,
Aussitôt la déroute
Poussait au long des routes

La fuite oblique et la frayeuse de ces drapeaux.

Tiens, un vers! Et même un très beau vers. Alors je retire tout ce que j'ai dit. Je n'aime pas beaucoup le poème, mais il y a un beau vers, et c'est ce qui le distingue de presque tous les poèmes qui ont été publiés là depuis le commencement de la guerre.

Disons : « presque tous ». Le vent est à la charité.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



UN PRODIGE DE KULTUR ou LA CROIX DE FER BIEN MÉRITÉE
(Punch, de Londres.)



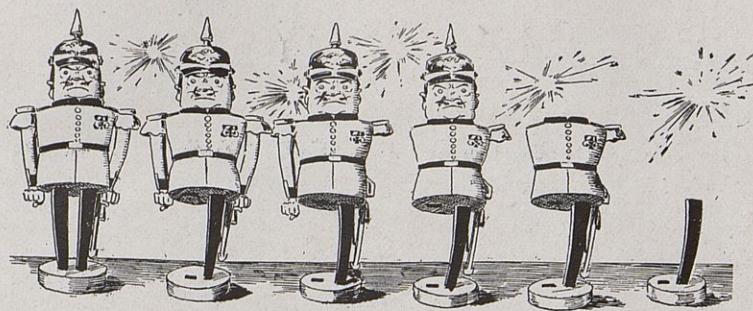
BROUGHTON

LE MAITRE CORRIGE L'ÉLÈVE

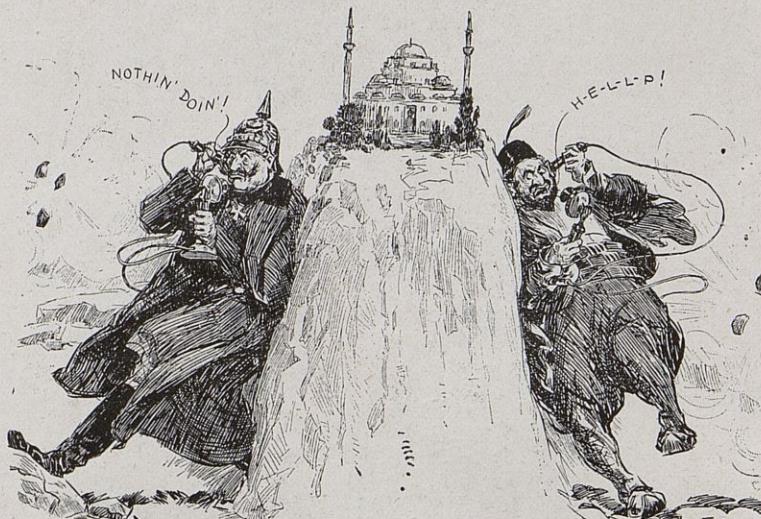
SATAN (à Guillaume II). — C'en est assez! Cesse de m'appeler « Dieu ». Je déteste ce sobriquet.
(Life, de New-York.)



G. L. STAMPA - S.



L'HISTOIRE DE LA GUERRE EN SIX TABLEAUX
(Puck, de New-York.)



UN PEU D'AIDE FERAIT GRAND BIEN
LE GRAND-TURC. — Allo! Allo! Cher ami... venez à mon secours!
LE KAISER. — Impossible, mon bon! Je suis moi-même un peu gêné!
(Life, de New-York.)



DEVANT LE MIROIR DE LA VÉRITÉ
L'AIGLE AUTRICHIEN (découvrant enfin combien il est déplumé et saignant). — Ciel!
en suis-je vraiment à ce point? Enlevez-vite cette glace!
(Puch, de Londres.)

PARIS-PARTOUT

Deux artistes, Mmes Suzanne de Ber et Adrienne St. Llano, viennent d'inaugurer au Pavillon Laurent, avenue Gabriel, des thés dont la recette brute sera, paraît-il, versée à la Fédération nationale d'assistance aux mutilés militaires.

L'hygiène s'impose même à l'État pour nos armées. On organise les douches ambulantes. Nos officiers ont tous en poche leur flacon d'alcool de menthe de Ricqlès, suffisant pour la toilette pressée. L'épiderme et la bouche sont purifiés et embaumés par le véritable Ricqlès.

Pour leurs cheveux. — Les personnes avisées et prudentes ne font usage que du merveilleux Pétrole Hahn, préparé par F. Vibert, Lt de chimie, et refusent tous les produits exotiques que rien ne recommande.

Le Pétrole Hahn est en vente partout : Pharmaciens, Parfumeurs, Grands Magasins, etc...

Envoi franco d'une brochure explicative sur demande.

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de La Vie Parisienne, l'annonce « Chocolats et Bonbons Prévost » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN. Bonbons, Chocolats
4, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour (38 vol.), 7 fr. 50 ; Coffret du Bibliophile (40 vol.), 6 fr. ; Romans humorist., 3 fr. 50 ; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

MANUCURE diplômée. Matin à domicile, reçoit le dimanche. 78, rue Taitbout.

PHOTOS Rares, ORIENTALES int. Lots nouv. et catal. 5, 10 et 20 fr. G. DELRIEU, 60, Isabelle Catolicca, MADRID (Espag.)

M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE
30, r. Gustave-Courbet (2^e face)

HYGIÈNE Nouvelle installation. BAINS. M^{me} ROCCHI,
4, r. Turgot, esc. A, r.-de-ch. droite (2 à 6)

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE.
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

HYGIÈNE SOINS SCIENTIFIQUES.
M^{me} ROBERT, 14, rue Gaillon (3^e ét.), Opéra

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE
Elegante installation.
130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

SOINS D'HYGIÈNE Manucure. Bains.
19, rue Saint-Roch (Opéra).

ENGLISH BOOKS RARE & CURIOUS. Catalogue with finest
specimen sent for 5/, 10/-, or £1.
Price list only 5 d. J. NICOLLES pub., 19, rue du Temple, Paris.

BONNE PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL
3^e sur entresol.

PHOTOS ARTISTIQUES et LIVRES RARES. Lots bien variés : 6 et 12 fr. (Catalog. avec échantil. : 3 fr.). E. WENZ, Boîte 21, bureau 11, Paris.

Miss RÉGINA SOINS d'Hygiène, Manuc. Spéc. p. dames.
Mais. 1^e ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

CHARMANTES collections de PHOTOS et LIVRES rares. Choix à 6 et 12 fr. (Echant. et Catal., 2 fr.). M^{me} L. ROULEAU, bureau restant 38, Paris.

MASSOTHERAPIE Guérison Asthme, Emphysème, Fractures, Ankylosures, Sciatique et Rhumatismes, 4, Rue Duphot.

PHOTOS Artistiques et Livres rares
Lots spéciaux av. catal. (illust.) cont. 5 ou 10 fr.
E.C.: A. DOUARD, 37, r. du Repos, Paris.

Hygiène et Beauté p. les Mains et Visage. M^{me} GELOT,
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Hygienic Treatment M^{me} Ch., MANUCURE.
23, bdd. Capucines (Opéra)

BAINS-HYGIÈNE CONFORT MODERNE
M^{me} DERIAC
45, r. Fontaine (2^e ét.)

PHOTOS et STERÉOS rares et curieuses, vraiment belles.
Catalogue et assortiments bien choisis à fr. 5, 10, 20.
ROLAND, 38, Rue de Cléry — PARIS.

MARIAGES RENSEIGNEMENTS
Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux triées et les plus étendues.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA GUERRE

Dessin de R. Préjelan.



— Les hommes sont vraiment moins à plaindre que les femmes; ils agissent, eux, ils se battent, ils jouent leur vie!
— Oui, et pour les faire gagner, c'est à nous de leur donner du cœur: l'atout de la victoire!